

Éric Richer

TIGER

虎



TIGER

ERIC RICHER

TIGER

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 37

© Éditions de l'Ogre, 2021,
Couverture : © Arthur Pumarelli
Studio d'édition : Abble

ISBN : 978-2-37756-089-9
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

*« You can't fix
what's not broken. »*

Justin Ray Gaethje

o.

Leurs visages vibrent dans le jour levé.
Ils tremblent, sanglotent, ivres.
Ils attendent les tigres.

I.

Marécage.

Xujin rêve.

Debout, nue.

Corps différent du sien, plus léger, svelte, aérien.

Entièrement tatouée. Alvéolée. Hexagones noirs agencés en tuiles. Armure. Caparaçonnée. Elle avance dans l'eau glacée. Le froid comprime ses mollets comme deux bracelets de force. Elle se fige, mais le niveau continue de monter. Sable mouvant sous ses pieds, boue épaisse qui grimpe le long de sa cuisse, murène grasse et huileuse. La jeune femme plonge les mains sous la surface, extrait la créature de l'eau en serrant sa tête. Un court boa couleur chair, qui ne se débat pas. Aveugle, édenté. La bête lui parle, articule des mots silencieux.

Xujin se penche pour l'entendre, comprend que c'est elle qui commence à manquer d'air. Elle suffoque. La bouche de la bête dessine un O de ses lèvres ourlées, et lui crache un jus sombre au visage. Xujin secoue la tête puis se réveille.

Elle se redresse sur le vieux lit de camp militaire, éclate de rire intérieurement pour ne réveiller personne. *Putain, on peut difficilement faire plus phallique*, se dit-elle en se tournant vers le carton retourné qui sert de table de chevet. Mal de tête. Elle attrape son téléphone pour checker l'heure, se maudissant de l'avoir laissé allumé toute la nuit si près de sa tête d'électrosensible. On capte mal au refuge, et le peu d'ondes qui traînent çà et là sont riches en céphalées. Aucune barre sur l'écran.

5:47 am. Fait chier. Elle se grignote une cuticule. Les ressorts du lit couinent quand elle se penche pour saisir son carnet. Elle note son rêve à la lettre M, comme *Marécage*. Un rêve d'eau, ça faisait longtemps. Elle ne s'y est pas noyée pour une fois, grâce à sa petite procédure de réveil d'urgence. Sa Mère serait fière. Xujin n'en est pas à se balader dans le quartier hors de son corps comme elle, pas encore du *Wake-Initiated Lucid Dream*, mais bon, elle commence à maîtriser quelques techniques de rêve lucide.

La sensation d'étouffement est encore présente. Elle lui rappelle les séances d'étrangement avec

certains clients. Leurs visages qui disparaissent, qui s'effacent par degrés. Privé d'oxygène, on ne peut plus rien imaginer. Juste nommer les choses et encore, même les mots deviennent flous.

Xujin se retourne pour voir si la bouilloire électrique est toujours là. Fidèle au poste, posée sur le petit tabouret près de l'entrée, à côté de la seule prise de la cellule.

La pièce n'a d'austère que le nom. Elle est même très convoitée, seule pièce calme au sein du chaos routinier des cinquante-neuf enfants du refuge. Chambre individuelle, havre de paix et de retrouvailles avec soi-même, elle est réservée à ceux qui sont de garde ou qui manifestent un besoin urgent d'isolement ou de silence.

La jeune femme repousse la couette et pose les pieds sur le sol froid. Sa chaussette droite manque à l'appel, planquée quelque part au fond du lit. Elle se lève quand même. Il reste un peu d'eau dans le récipient. Tant mieux, pas obligée de sortir comme ça, dans sa vieille polaire-pyjama. En attendant les 100 °C, Xujin sort un sachet de thé du seau de survie caché sous le carton-table de nuit. Un carré de lumière s'invite sur le mur opposé, projeté à travers la lucarne, bien décidé à ruiner son réveil en douceur.

Elle éteint la bouilloire avant qu'elle bipe, noie la petite pyramide de papier, la regarde infuser. Elle tourne la tasse à la recherche des deux chats dessinés

sur le toit, mais l'eau bouillante les a fait déguerpir. Derrière le verre sale de la petite fenêtre, elle aperçoit Queen, déjà levée, dans son manteau rose trop grand pour elle, les cheveux en bataille. L'ado s'accroupit pour pisser dans l'herbe, mais concentre finalement toute son attention sur un lombric sortant de terre. Elle lui parle, le caresse, puis ramasse une brindille et le coupe en deux avec.

Xujin se souvient d'un de ses rêves, celui du nid qui brûle, sans œufs ni oisillons, mais rempli de vers recroquevillés dans les flammes. Puis elle entend Sun qui gratte à la porte comme un petit rat. Il veut la rejoindre, il y a pris goût, le petit salaud.

2.

Os de Tigre attend. Elle saigne.

Dans un placard électrique. Une heure qu'elle est là. À piétiner de la mort-aux-rats.

Flux de menstrues impossibles. Pas à son âge. La porte du hall, grande ouverte. Un couple se gare dans la rue. Os de Tigre peut les voir si elle entrouvre l'armoire. L'homme a une tête de bougie fondue. Ses oreilles coulent comme des cierges. Sa femme bouffie à sa droite. Déchaussée sur le tableau de bord. Ses orteils déformés qui pianotent sur le pare-brise.

Poussière. Envie d'éternuer. Pas bouger. Nez pincé. Cuisses serrées. Ce n'est pas elle qui saigne, c'est la Bête qui pleure. Ça bouge. Une poignée de porte couine. Ça descend. Deux étages. Quatre jambes.

Elle arrive. Pas seule. Ils passent devant le placard. Un homme qui traîne les pieds. Sueur musquée, désodorisée. Le vendeur. Grassouillet. La denrée juste derrière. Intoxiquée. Nippes raccourcies, couettes blondes, gracile. Maquillée en gamine. L'odeur. Une Griffé. Une fille d'Os de Tigre. L'albinos.

Ils sortent. Loin des yeux du monde.

Dehors, l'acheteur descend sa vitre. La fille monte à l'arrière pendant que le gros encaisse. La femme sur son téléphone comme une zombie. Le gros tape sur le toit de la voiture pour conclure le deal et la voiture emmène la fille. Le type ne rentre pas chez lui. Remonte la rue.

Il met dix minutes à revenir. Ça coule. Os de Tigre badigeonne ses cuisses. Enduit ses vieux seins. Masse son ventre. Finit par son visage. Peintures de guerre.

Le vendeur ramène deux sacs de courses. Laisse la porte du hall se refermer derrière lui. Grimpe les marches. Os de Tigre attend. Palier suivant. Revoit l'offrande. Le kumquat pourri, envahi par les fourmis. Goûte ses larmes de sang, se met en mouvement. Peine à se déplier. Entame les marches.

Le gros est parti mettre sa viande au frais. La porte d'entrée restée grande ouverte. Os de Tigre entre dans l'appartement.

À droite, une pièce qui pue la pisse et la mort. Une centenaire au visage canin gît dans un lit. Le type vit

avec sa mère. Parcheminée. Yeux et bouche grands ouverts en direction du plafond. Os de Tigre regarde dans la pièce de gauche. Draps froissés. Peluches. Godemichets. Huiles de massage. Le gros remplit son frigo un peu plus loin. Os de Tigre étudie le sol en s'avançant. Le caoutchouc de ses sandales effleure les dalles en plastique. Le type referme la porte de son frigo et Os de Tigre est là. Spectre rouge. Pas très grande. Terrifiante. Le type tressaille. Ne crie pas. Un œil par-ci, un œil par-là. Caméléon qui pâlit, tombe dans les pommes et s'écrase au sol comme une merde. Cogne son front par terre. Os de Tigre le contourne, farfouille dans les placards de la cuisine. Une petite bouteille verte à étoile rouge, à peine entamée, 200 ml d'*erguotou* à 56°. Une rallonge électrique. Elle se penche sur le caméléon. Obstrue sa bouche d'un chiffon. Le saucissonne comme un cochon avec la rallonge. Arrose l'entrejambe d'alcool blanc, l'enflamme à l'allume-gaz. Tourne, tourne et danse autour du feu de joie, psalmodie un vieux chant insane, toupie folle. Elle se calme et sort de la pièce. Referme la porte pour ne pas déranger la vieille avec les cris étouffés de son fils. Dans la salle de bains, elle nettoie son visage et ses mains. Jette un œil à la centenaire en partant, qui continue de fixer le plafond, tous chicots dehors, comme atterrée par la connerie du monde. Un piolet dépasse d'un placard ouvert.

Os de Tigre l'attrape par la pointe. Tombe amoureuse de l'outil. Elle quitte l'appartement. Glisse le piolet sous son poncho. Descend l'escalier sur des œufs.

Au bord de la rivière, elle observe la lame-marteau. Acier noir cranté. Fait siffler l'air deux trois fois avec. La repose délicatement par terre. Os de Tigre récupère les cigarettes cachées sous ses cartons. Elle retire ses souliers. Repose ses pieds. Pioche dans sa collection de vieux briquets. Le premier est le bon. Elle termine un mégot. Descend dans l'eau pour laver le sang caillé. Sent la Bête se réveiller.

Ordos. Les avenues vides de Kangbashi. La voix de Tiger qui suinte dans sa tête. Esad essaie de se concentrer sur la route. Cartographie les allées, les quartiers inoccupés, les hautes barres répétées, vierges. Lampadaires rococo, un employé municipal sur sa petite moto, feu rouge. Vert. Un taxi passe devant eux, le chauffeur salue Yulong de la main.

– Un ancien berger, dit le fixe, un malin celui-là. L'État lui a proposé une belle somme pour s'excuser de prendre ses terres, alors il a construit plus de pièces chez lui pour toucher plus d'argent et il est riche aujourd'hui ! Mais ce con s'ennuie, alors il fait taxi... Là, c'est un lac artificiel, un milliard de dollars pour le faire ! Pas mal pour nous, il n'y a pas beaucoup d'eau ici.

Au loin, deux immenses chevaux de bronze se battent au centre d'une place. Quelques touristes massés sous leurs jambes géantes, fourmis munies de perches à selfie. Un SUV blanc les double en klaxonnant. Yulong répond en pressant deux fois l'avertisseur.

– Lui, il travaille au *shopping center*, dit-il. Avant c'était dur, pas un chat ici, mais plus maintenant et il vend plein de faux produits aux touristes, Vuitton, Chanel, Gucci. *Good business* ça, même les locaux en achètent... Regarde les tuyaux là-bas, beaucoup de gaz ici, alors c'est gratuit, et les transports aussi, parce que les bus marchent au gaz !

Esad, ailleurs, apathique, acquiesce mollement, son retour à la vie lent, heurté et incohérent. L'impression de tracter ses pensées au bout d'une corde. La voix de Yulong qui le ferre chaque fois.

– McDonald's, tu as vu, Food Plaza ! Avant, pour le marché, c'était à Yiqi, à dix kilomètres au sud. Aujourd'hui, il y a tout ici, même ça ! *Welcome America!* Ronald McDonald suce nos bites maintenant !

Esad clôt ses paupières. Sent qu'il se reconnecte. Il réagit aux stimuli, il sent qu'il va *la* perdre. *Tiger*.

Bruits de roulettes dures sur le trottoir. Des skateurs surfant d'autres avenues oubliées. Ollie, kick-flip, front side shove it, le leader enchaîne les tricks.

Sa grâce désinvolte traîne le Russe sur les dalles. Il se réincorpore et pleure contre la vitre, saluant le contact froid du verre sur son front. Le vent grignote l'ossature métallique des grues à la sortie de Kangbashi, le ciel et le sable rognent ce qui reste des chantiers décharnés. Le désert de Mu Us règne sans partage ici, oblitère sans pitié ses pensées anémiées.

– Encore trois heures avant le début du tournoi, dit le fixeur. Je coupe tes cheveux, OK ?

– OK.

– Hourra ! Il parle ! Tiens, prends une cigarette... Esad fait non de la tête.

Le sable brun envahit tout, remplace le quartz fumé qui étouffait la ville. Éclats sporadiques de verdure çà et là, brisant la calvitie des dunes. Improbable caravane de chameaux, des touristes chinois accoutrés comme des nababs.

– Regarde-les, ces Lawrence d'Arabie ! Mais ça paye, ça, dit Yulong en riant.

Un convoi de motos cargos, les remorques pleines de minerai de fer. Conducteurs sans lunettes, les visages barbouillés de suie. Ils roulent en couple pour la plupart, compagnes à l'abri dans leur dos, les cheveux protégés d'un fichu coloré.

– Ils revendent les rebuts des usines, dit le fixeur. Ils travaillent à deux pour pas mourir seuls, car ils ont tous les poumons foutus. L'antracose, ça s'appelle.

Mes parents aussi. Mon père a passé trente ans dans les mines, avec des chevaux sous terre au début pour tirer les wagons. Ma mère, elle, travaillait dans l'usine de charbon. Ils sont cuits tous les deux, *finish*, tu comprends ?

Esad regarde la colonne sombre rétrécir dans le rétroviseur. Les petits phares des motos se noient dans la poussière du 4x4. Yulong bifurque sur une piste sans décélérer. Le tout-terrain les fait sauter sur leur siège. Le fixeur se marre, tape sur la cuisse d'Esad.

Le Honda danse sur le chemin qui fend la steppe arbustive en deux. Esad compense le tangage en plaquant ses mains au plafond. La terre fauve vire au gris et un corps de ferme apparaît en bout de piste. Enclos vide, barrières délabrées, murs en torchis. Yulong ralentit alors qu'ils entrent dans une cour en L. Le 4x4 stoppe devant un vieil érable dégarni.

Maison plate, tout le mobilier dehors, dispersé sur les marches de la terrasse comme pour un vide-greniers. Poules rousses au milieu de jarres cassées, tuiles empilées par dizaines qui lézardent le long d'un mur en briques jaunes. Un filet d'eau s'échappe d'un tube de cuivre, frappe le sol et transforme le sable en boue.

Une vieillearde surgit d'une dépendance en parpaings sur la droite. Jambes arquées, veste matelassée et bob sur la tête. Elle dépose une bassine

sous l'arrivée d'eau. Yulong descend du véhicule et invective la grand-mère comme si c'était sa fille. Il gueule en désignant le soleil, tire sur sa veste pour qu'elle se déshabille. La vieille parle dans un rôle et chicane sur tout ce qu'il dit, alors il la pousse et elle tourne sur elle-même, s'entortille et manque de tomber. Yulong fait signe à Esad, mimant une paire de ciseaux.

Le Russe se fait violence et ouvre la portière. Sas de décompression. L'air chaud saute à sa gorge et chasse l'air climatisé de ses poumons.

– Ma mère n'est qu'une vieille vache qui boit trop ! lui dit le fixeur.

Esad s'avance vers elle pour l'aider, mais Yulong réoriente sa trajectoire vers la maison.

– Laisse, on coupe tes cheveux maintenant, dit-il, un bras autour des épaules du Russe.

Ils slaloment entre le mobilier qui prend l'air et entrent dans la maison.

La pièce sent le feu de bois, le grailon et la cigarette. Scooter poussiéreux garé contre une armoire, sacs de ciment, de farine, jerricans et bassines entourent un unique canapé. Un vieil homme aux lèvres de cuir regarde une télé posée sur un bidon. Sifflements. La respiration du père de Yulong, usé, sédimenté. Une mouche se pose sur sa joue. Regard amer, aviné. Il coasse quelque chose en direction du feuilleton.

– Il insulte la femme du héros, traduit Yulong en riant, il dit que c'est à cause de cette salope tout ça, qu'elle est seule responsable de tout ce merdier !

Une soupière mijote quelque chose sur un réchaud électrique. Yulong soulève le couvercle.

– Mouton et nouilles, tu aimes ?

Esad hausse les épaules.

– Très bon ! Viens, dit le fixeux en invitant Esad à s'asseoir à côté du père.

Le vieux ne bronche pas. Bosse tumorale dans le cou. Il sent le tabac froid. Son fils contourne une petite table encombrée de vaisselle, soulève un rideau masquant l'entrée d'une autre pièce. Fait signe à Esad. À peine assis, ce dernier se relève et le rejoint pour observer une femme rondelette assoupie, allongée sur un lit à barreaux. Yulong fait *chut* à Esad et s'approche d'elle tel un grand méchant loup de cartoon, pose ses mains sur ses seins et hurle pour lui faire peur en pressant sa poitrine. La réaction n'est pas celle envisagée. La femme ouvre un œil, repère l'étranger, puis se redresse sur le lit en souriant. Resserre son chignon. N'a plus beaucoup de dents et semble s'en souvenir subitement. Elle referme ses lèvres en lissant son tablier pisseux, quand Yulong l'attrape par le bras et lui donne un ordre sec, la propulsant hors de la chambre.

– C'est ma femme, une Coréenne. Très moche, comme tu vois, mais moi j'aime les gros seins, dit-il